

# sauvera-t-elle le Sahel ?



## L'école de Mar Toubab est une oasis

Les arbres, les arbustes et les fleurs s'épanouissent dans la cour de récréation, les papillons et les oiseaux volent autour de nous. Les élèves, âgés de 7 à 12 ans, creusent des cuvettes autour des troncs des jeunes arbres, les remplissent d'eau puis d'herbe sèche pour les protéger de la chaleur extrême. Dans un autre coin, ils tendent des moustiquaires sur un potager fraîchement semé.

Beaucoup d'enfants ont des problèmes de santé, parce qu'ils ne mangent pas assez, ou bien parce qu'ils mangent de manière trop déséquilibrée. En classe, l'un d'entre eux s'évanouit de temps en temps, raconte un enseignant. A l'école de Mar Toubab, on se rend compte à quel point la crise climatique touche les plus vulnérables et les plus pauvres, mais aussi combien un petit jardin scolaire peut faire la différence. Ainsi, les enfants reçoivent de la nourriture de qualité au moins le midi, car lorsque les aubergines, les pommes de terre et les citrons du jardin scolaire sont mûrs, ils sont servis à la cantine. Ce qui reste est vendu au marché, et les béné-

ficiés sont reversés aux élèves malades. Au Sénégal, le changement climatique fait partie du programme scolaire obligatoire dès l'école primaire. Dans le jardin qu'ils ont créé de leur propre initiative, les enseignants montrent aux enfants comment s'adapter au mieux aux nouvelles conditions. Ces élèves comprennent également l'importance et l'utilité des plantes. Certains d'entre eux ont même cultivé leurs propres arbres à la maison.

Il faut faire fleurir l'esprit des gens, a dit Haïdar El Ali de manière un peu pathétique, pour qu'ils aient envie de planter quelque chose. C'est chose faite avec les enfants de Mar Toubab. Mais Mar Toubab n'est qu'une petite école au milieu de nulle part. Elle ne suffit pas à créer un mouvement vert. C'est avec ces impressions mitigées que nous rentrons dans la capitale, Dakar. Ici, l'air brûle les yeux à cause de tous les gaz d'échappement.

Toutefois, ici, on pressent aussi que les enfants de Mar Toubab ne sont pas seuls. Car à Dakar, planter des arbres est presque un sport national. B.A.

Seuls 4 % du projet de la Grande Muraille verte ont été atteints à ce jour. © SEYLOU DIALLO/AFP

## la population civile « Son énorme engagement me rend optimiste »

B.A.

A Dakar, l'activiste Djibril Niang dirige une grande association de jeunes qui s'engagent pour le climat. Il propose de nous emmener faire un tour de la ville en voiture. Il conduit le long d'avenues dans le quartier des magistrats, par exemple, où des avocats et des juges ont fait du lobbying pour des rues vertes, et passe sur des places qui ont été plantées par les habitants. Il filme les arbres et recueille des matériaux pour sa chaîne TikTok.

Djibril Niang croit en la Grande Muraille verte. Mais pas forcément aux autorités et organisations gouvernementales : beaucoup ne s'intéressent qu'aux voix des électeurs ou à l'enrichissement. « Mais ce qui me rend optimiste », dit-il, « c'est l'énorme engagement de la population civile. » Il y a dix ans, seules quelques personnes isolées se seraient engagées bénévolement pour la protection de l'environnement, auraient péché du plastique dans la mer ou manifesté contre la déforestation. Mais actuellement, il y a 683 organisations de volontaires pour le climat au Sénégal.

Les projets les plus réussis sont donc issus de la population locale. Diverses études scientifiques parviennent également à cette conclusion. Des chercheuses et des chercheurs écrivent que la Grande Muraille verte doit impérativement impliquer et renforcer les communautés locales. Il ne sert à rien que les organisations ou les autorités dictent quoi

que ce soit.

Djibril Niang suggère d'aller à Pikine, l'une des banlieues les plus pauvres de la capitale, qui a beaucoup changé grâce au travail bénévole des habitantes et habitants du quartier. Il dit qu'il vaut mieux ne pas s'y promener la nuit, le quartier étant contrôlé par des gangs. Au soleil, la banlieue semble paisible, notamment en raison des palmiers et des moringas que l'un de ses amis a fait pousser ici.

Cet ami s'appelle Modou Fall. Il a les yeux tendres et est en train d'arroser son jardin. Il n'appartient à aucune organisation. Il agit, tout simplement. Il a créé lui-même son jardin en spirale, qui approvisionne le quartier et dans lequel poussent des bananes et des mangues, des aubergines et des pommes de terre, ainsi que des herbes médicinales.

Modou Fall est pauvre, mais célèbre : il est connu au Sénégal sous le nom d'« homme plastique ». Depuis toujours, il demande au gouvernement sénégalais de prendre des mesures contre les déchets qui ravagent des régions entières et tuent des animaux. Pour ses campagnes, il s'est confectionné un costume fait de petits sacs en plastique, dans lequel il marche pacifiquement à travers le pays en protestant – et en transpirant terriblement.

Ces derniers temps, il n'a que rarement revêtu ce costume, car depuis qu'il a rencontré personnellement Haïdar El Ali, il y a quelques années, il se concentre davantage sur les plantes. « Il vaut mieux se battre pour quelque chose que contre

quelque chose », dit Modou Fall en se laissant tomber dans un fauteuil qu'il a fabriqué avec de vieux pneus de voiture. Il voue un véritable culte à l'ancien directeur de la Grande Muraille verte. Djibril Niang, en revanche, est déçu : Haïdar El Ali aurait travaillé de manière inefficace, il lui en veut d'avoir donné des postes importants à ses amis libanais. Mais, nuance-t-il, il y a une chose qu'il lui attribue : « Haïdar El Ali a répandu sa vision sur un nombre incalculable de personnes. »

### « Il faut haïdariser le Sénégal »

Modou Fall acquiesce, se lève et cueille une corbeille de fruits de la passion qu'il distribuera plus tard aux enfants du quartier. Haïdar El Ali lui a expliqué comment créer un jardin sous les arbres pour que les légumes ne se dessèchent pas. Ou comment faire vivre les arbres dans l'espace public, par exemple en donnant un nom à chacun d'entre eux, « de préférence celui du maire ou celui d'un enfant qui vient de naître », dit Modou Fall. Si l'arbre représente une personne, la communauté le protège.

Avant de nous quitter, Modou Fall nous glisse quelques fruits de la passion dans la main. « Quel est l'avenir du Sahel ? », lui demandons-nous. « La Grande Muraille verte sera-t-elle un jour érigée ? » Il n'a pas la prétention de répondre à cette question. Mais il constate comment son quartier, voire son pays, se transforme lorsque les gens établissent une relation avec les arbres : « C'est ce que nous enseigne Haïdar. »

Dans le mouvement climatique sénégalais, il existe désormais un verbe pour désigner cet amour des arbres. Modou Fall l'utilise souvent. « Il faut haïdariser le Sénégal », dit-il. SUITE EN PAGE 6

l'avancement de la Grande Muraille verte. Au Sénégal, selon une enquête de l'ONU réalisée il y a trois ans, 18 millions d'arbres ont été plantés et 850.000 hectares de terre ont été revégétalisés. Le Sénégal est considéré comme un pays modèle, non seulement en matière de reforestation, mais aussi, plus généralement, en matière de lutte contre le changement climatique. Dans l'African Climate Change Policy Performance Index, qui mesure le degré d'engagement d'un pays dans la lutte contre le changement climatique, le pays se classe parmi les cinq premiers du continent.

Haïdar El Ali interrompt son récit sur les manifestantes parce que le bébé de son employée de maison pleure. Il se penche sur le garçon et lui chante une berceuse. Puis il reprend la parole. Il n'a pas donné de salaire aux femmes, mais il leur a donné des plants de citronniers. Et il a posé une condition : « Si les plants se dessèchent, les femmes doivent payer. » L'équivalent de 1,50 euro par pièce. Deux ans plus tard, il serait revenu. « Pas un

seul arbre n'a dé péri », dit Haïdar El Ali. Selon lui, les agrumes ne sont certes pas idéaux pour la biodiversité. Mais, contrairement à de nombreuses autres variétés d'arbres plantés le long de la Grande Muraille verte, ils survivent généralement, « parce que ces arbres apportent un bénéfice direct aux gens ».

Il est maintenant près de minuit et le front de Haïdar El Ali repose presque sur la table. Avant de se retirer dans sa chambre, où il dort sur un matelas avec sa femme et ses trois plus jeunes enfants, il souhaite ajouter quelque chose : il faut convaincre les habitantes et les habitants du Sahel de l'intérêt de la Grande Muraille Verte, « surtout les femmes ». Haïdar El Ali reprend alors son langage fleuri : « Nous devons parler au cœur des gens, faire fleurir leur esprit pour qu'ils aient eux-mêmes envie de planter quelque chose. »

Ce reportage a été soutenu financièrement par une bourse de l'association Real21.